

V

Une sinistre nuit de novembre, je pus enfin contempler le résultat de mes longs travaux. Avec une anxiété qui me mettait à l'agonie, je disposai à portée de ma main les instruments qui allaient me permettre de transmettre une étincelle de vie à la forme inerte qui gisait à mes pieds. Il était déjà une heure du matin. La pluie tambourinait lugubrement sur les carreaux, et la bougie achevait de se consumer. Tout à coup, à la lueur de la flamme vacillante, je vis la créature entrouvrir des yeux d'un jaune terne. Elle respira profondément, et ses membres furent agités d'un mouvement convulsif.

Comment pourrais-je dire l'émotion que j'éprouvais devant cette catastrophe, ou trouver les mots pour décrire l'être repoussant que j'avais créé au prix de tant de soins et de tant d'efforts ? Ses membres étaient, certes, bien

proportionnés, et je m'étais efforcé de conférer à ses traits une certaine beauté. De la beauté ! Grand Dieu ! Sa peau jaunâtre dissimulait à peine le lacis sous-jacent de muscles et de vaisseaux sanguins. Sa chevelure était longue et soyeuse, ses dents d'une blancheur nacrée, mais cela ne faisait que mieux ressortir l'horreur des yeux vitreux, dont la couleur semblait se rapprocher de celle des orbites blafardes dans lesquelles ils étaient profondément enfoncés. Cela contrastait aussi avec la peau ratatinée du visage et de la bouche rectiligne aux lèvres presque noires.

Bien que multiples, les péripéties de l'existence sont moins variables que le sont les sentiments humains. Pendant deux années, j'avais travaillé avec acharnement, dans le seul but d'insuffler la vie à un organisme inanimé. Je m'étais pour cela privé de repos, et j'avais sérieusement compromis ma santé. Aucune modération n'était venue tempérer mon ardeur. Et pourtant, maintenant que mon œuvre était achevée, mon rêve se dépouillait de tout attrait, et un dégoût sans nom me soulevait le cœur.

Ne pouvant supporter davantage la vue du monstre, je me précipitai hors du laboratoire. Réfugié dans ma chambre à coucher, je me mis à aller et venir, sans pouvoir me résoudre à chercher le sommeil. Mais mon tumulte intérieur finit tout de même par s'apaiser, vaincu par la lassitude. Je me jetai tout habillé sur le lit, dans l'espoir de trouver quelques moments d'oubli. Ce fut en vain. Je dormis bien un peu,

mais en proie à des rêves terrifiants. Je voyais Elisabeth, radieuse de santé, cheminer dans les rues d'Ingolstadt. Surpris et charmé, je l'enlaçais, mais tandis que je posais mon premier baiser sur ses lèvres, elles devinrent livides comme celles d'une morte. Ses traits semblèrent se décomposer, et j'eus l'impression de tenir dans mes bras le cadavre de ma défunte mère. Un linceul l'enveloppait, et dans les plis du drap, je voyais grouiller des vers. Je me réveillai, frissonnant d'effroi. Une sueur froide me mouillait le front, mes dents claquaient et des frémissements secouaient mes membres. A la lueur jaunâtre des rayons lunaires qui filtraient par les fentes des volets, j'aperçus soudain le misérable, le monstre que j'avais créé. Il avait soulevé la tenture de mon lit, et ses yeux — si l'on peut leur donner ce nom — étaient fixés sur moi. Il ouvrit la bouche et laissa échapper des sons inarticulés ; une horrible grimace lui plissait les joues. Peut-être parlait-il, mais j'étais tellement terrifié que je ne l'entendais pas. Une de ses mains était tendue vers moi, comme pour m'agripper, mais je me sauvai et descendis quatre à quatre les escaliers. Je me réfugiai dans la cour, devant ma demeure, et y passai le restant de la nuit à marcher de long en large, profondément agité, l'oreille tendue, guettant le moindre bruit comme s'il devait annoncer l'approche du cadavre démoniaque auquel j'avais si malencontreusement donné la vie.

Oh ! Personne n'aurait pu supporter l'horreur qu'inspirait sa vue. Une hideuse momie

ressuscitée n'aurait pu être aussi affreuse que ce monstre. Je l'avais regardé quand il était encore inachevé, et déjà alors, je l'avais trouvé repoussant. Mais lorsque j'avais permis à ses muscles et à ses articulations de s'animer, il était devenu une chose telle que Dante lui-même n'aurait pu concevoir.

Ce fut une nuit terrible. Par moments, mon poulx battait si vite, si violemment, que je sentais battre mon cœur dans chacune de mes artères. Parfois je chancelais, tant était profond mon découragement et extrême ma faiblesse. Mêlée à cette horreur, l'amertume du plus profond découragement me submergeait. Les rêves dont je m'étais nourri, et dans lesquels je m'étais si longtemps complu, s'étaient transformés en un véritable enfer. La transformation s'était si rapidement opérée que mon désenchantement ne connaissait pas de bornes !

Une aube sombre et pluvieuse vint enfin révéler à mes yeux meurtris par l'insomnie l'église d'Ingolstadt, son blanc clocher et son horloge qui indiquait six heures. Le concierge vint ouvrir la grille de la cour. Je sortis aussitôt de mon refuge et me mis à marcher à pas rapides, fuyant le monstre que je redoutais de voir apparaître à chaque coin de rue. Je n'osais pas retourner à mon appartement, me sentant au contraire comme contraint de m'en éloigner au plus vite, bien que je fusse trempé, car la pluie s'était mise à tomber à flots du ciel triste et bas.

Je cheminai longtemps de la sorte, dans l'es-

poir d'alléger par la dépense physique le poids qui pesait si lourdement sur mon esprit.

Je parcourais les rues, sans avoir conscience de l'endroit où je me trouvais ni de ce que je faisais. Les affres de la peur me donnaient des palpitations. J'allais d'un pas chancelant, n'osant même pas jeter un regard en arrière.

*Like one who, on a lonely road,
Doth walk in fear and dread,
And, having once turned round, walks on,
And turns no more his head ;
Because he knows a frightful fiend
Doth close behind him tread.*

*Pareil à quelqu'un qui, sur une route déserte,
Se hâte, plein de peur et d'appréhension,
Et qui, après s'être retourné, va de l'avant,
Sans jamais plus tourner la tête ;
Parce qu'il sent qu'un affreux démon,
Tout près, derrière lui, s'avance¹.*

Je finis ainsi par me trouver face à l'auberge devant laquelle faisaient généralement halte les diligences et autres attelages. Sans savoir pourquoi, je m'arrêtai, regardant approcher une voiture qui descendait la rue. Lorsqu'elle fut suffisamment près, je vis que c'était la diligence venant de Suisse. Elle s'immobilisa devant l'endroit où je me trouvais, et quand la portière s'ouvrit, je reconnus Henry Clerval qui, en

1. L'Ancien Marinier, de Coleridge.

m'apercevant, sauta vivement à terre.

— Mon cher Frankenstein, s'écria-t-il, quelle joie de te voir ! Quelle agréable surprise de te trouver là, à l'instant même de mon arrivée !

Rien n'aurait pu m'être plus agréable que cette apparition, totalement inattendue, de mon ami. Sa présence me rappelait mon père et Elisabeth. Elle recréait l'ambiance familiale si chère à mon cœur. Je lui serrai chaleureusement la main et oubliai sur-le-champ mon horreur et mes tourments. Pour la première fois depuis bien des mois, je me sentais calme et plein d'une joie sereine. Aussi accueillis-je mon ami de la façon la plus cordiale. Ensuite, nous prîmes ensemble la direction de l'université. Pendant un moment, Clerval me parla de nos amis communs et du bonheur qu'il éprouvait d'avoir été autorisé à venir à Ingolstadt.

— Tu peux facilement imaginer, me dit-il, le mal que j'ai eu à persuader mon père que la somme des connaissances nécessaires à un homme cultivé ne résidait pas uniquement dans le noble art de la comptabilité. De fait, je crois l'avoir laissé incrédule, jusqu'au bout, car il opposait à mes infatigables instances le propos du professeur hollandais, dans *Le Vicaire de Wakefield* : *Je me fais dix mille florins par an, sans connaître le grec, et je mange de bon appétit, sans connaître le grec !* Néanmoins, l'affection qu'il me porte a tout de même eu raison de son aversion pour l'enseignement supérieur, et il a finalement consenti à me laisser entreprendre un voyage au pays du savoir.